

1

Elle dort, recroquevillée dans un coin d'un lit *king size*. Un lit *king size* dans une chambre pourtant pas très grande. Ce qui est très bizarre (selon ceux qui aiment donner leur avis sur tout). Mais si on va par là, ça veut dire qu'on ne peut pas vivre dans un trois pièces quand on n'a pas d'enfant ? Qu'on peut bosser les samedis et les jours fériés, parce qu'on n'a pas de famille ? Et d'ailleurs, on n'a pas de famille quand on n'a pas d'enfant ? Bref.

La petite brune, aux cheveux anarchistes et à la peau mate, s'est ~~couchée~~ jetée dans son lit, tout habillée, il y a à peine quelques heures, et s'est machinalement roulée en boule dans un coin. La petite brune ? C'est Elisa Renaud, trente-neuf ans, assistante juridique de jour, chanteuse de karaoké la nuit, et mannequin taille quarante-deux dans son couloir entre sa salle de bains et sa cuisine. Elle n'a pas encore de copain, de mari, de mec, de compagnon, de partenaire... Ni d'enfant, de progéniture, de même, de gamin, de chiard... Elle n'a pas de chat non plus, ni de plaid (en vrai, elle aimerait bien, mais elle ose pas, de peur qu'on la traite de vieille fille, du coup, elle se les pèle et elle gagate avec Gargamel, le chat de sa meilleure amie Alice). Mais elle a plein de potes, des polaroids dans ses toilettes, et une plante verte, la

seule rescapée en vingt ans. Elle ne sait pas ce que c'est comme race de plante, mais c'est un grand machin avec des petites feuilles dentelées, que, faute de nom latin, elle a décidé d'appeler Simone. (Non, ne rêvez pas, c'est pas pour Simone Veil, c'est pour « en voiture Simone » !)

Elisa, donc, écrase dans son lit *king size*, quand soudain son portable sonne, agressif, à trois centimètres de son oreille. Elle se dresse d'un coup, la bouche pâteuse, le cheveu collé, le maquillage dégoulinant : ça sent la gueule de bois à plein nez. Immédiatement, la douleur vient fracasser les parois de son crâne. Elle grimace et décroche machinalement.

— Ça va mon bébé ? T'es sortie finalement ? Parce que je t'ai appelée hier soir et tu m'as pas répondu. Enfin c'est pas grave, je voulais juste savoir comment s'était passée ta journée, si t'avais pu prendre rendez-vous chez le dermato... Parce que la fille de la voisine, Madame Latrelle, tu sais, celle qui est au quatrième droite, elle n'a pas fait vérifier ses grains de beauté... Résultat ? Cancer de la peau, à trente-cinq ans. Tu te rends compte ? D'ailleurs, en parlant de voisin. Je t'ai pas dit ?

L'avantage avec sa mère, c'est qu'Elisa n'a pas besoin de parler : Claudine est parfaitement autonome. Le désavantage, c'est que ce type de ~~conversation~~ monologue à sept heures du mat, avec deux grammes dans chaque bras, c'est un peu comme une mycose vaginale : c'est très très pénible.

Elisa se lève, non sans difficulté – vraiment, c'est la dernière fois que je bois, je le jure, croix-de-bois-croix-de-fer-si-je-mens-je-vais-en-enfer-même-si-en-fait-j'y-suis-déjà – tout en continuant à subir sa mère.

— Eh dis donc ! Le 18 mars, c'est dans pas longtemps. T'as réfléchi à ce que tu veux faire pour ton anniversaire ? Quarante ans ! Tu te rends compte ?

Oui, elle se rend compte. Ça fait cinq ans qu'elle voit la quarantaine arriver avec ses gros sabots, alternant peur et déni.

— C'est pas rien quarante ans, insiste Claudine. Tu te souviens, moi, quand j'ai eu quarante ans ? T'avais quoi ? Cinq ans ? Oui, forcément, je suis bête, puisque je t'ai eue à trente-cinq. C'est ça... À ton âge, j'avais déjà une petite fille de cinq ans.

Elisa titube dans son couloir, truffé d'affiches de concerts, de films, de places, de souvenirs, de photos, de mots écrits à même le papier peint... « Je te kiffe ma couiiiiiiiille » (ça, c'est Alice) « caca boudin » (ça c'est une des filles d'Alice, mais elle sait plus laquelle) « Là où on va, on n'a pas besoin de route » (ça, c'est Violette). Elle arrive dans une cuisine en bordel, avec un évier qui dégueule de vaisselle sale, et des placards ouverts (Euh... y a eu un cambriolage ?).

— Du coup, t'as réfléchi ?

Le problème avec Claudine, c'est que de temps en temps, faut quand même remettre une pièce dans la machine.

— 'a an ! 'e ui à a ou'e !

— Quoi ?

Elisa regarde autour d'elle, prend un verre sale dans l'évier, met de l'eau du robinet, se rince la bouche comme elle peut et grimace (l'eau est tiède).

— J'ai pas compris, insiste Claudine.

— Je suis à la bourre. Je suis en manteau là, je pars. Je te rappelle plus tard ?

Elisa ignore Claudine qui râle, et lui raccroche au pif. Elle lance un café – putaiiiin, pourquoi ils n’inventent pas des machines silencieuses – ouvre le tiroir à bordel, fouille, dégote le tube d’aspirine, en sort un cachet et le jette dans sa tasse.

Pschiiiiiit....

Elisa regarde les bulles dans son café, hypnotisée, et soupire de soulagement : la journée peut enfin commencer.

Enfin... Laissez-lui dix minutes.

2

Elisa fait face à un monsieur élégant, la soixantaine pince-sans-rire. Elle est assise dans un fauteuil club au cuir élimé par des patients en mal d'amour. De toute façon, on pourrait résumer les problèmes de tous les humains par le manque d'amour. Les addictions ? Manque d'amour. La violence ? Manque d'amour. Poutine ? Manque d'amour.

Quelques tableaux d'art abstrait sont suspendus aux murs. Et au milieu de toutes ces peintures, une citation encadrée :

*« Sur le plan psychologique, il n'existe pas
d'influence plus puissante sur l'entourage,
et plus particulièrement sur les enfants,
que la vie non vécue des parents. »*

CARL GUSTAV JUNG.

Quand même ! L'était finaud le gars...

Ouais, y a pas de doute, on est dans un cabinet de psy.

Elisa regarde un instant son bureau sobre et parfaitement rangé : elle se demande ce qu'il peut bien en faire de ce bureau, vu qu'il n'y est jamais quand il reçoit ses patients. Il est toujours dans un fauteuil face à eux, à

un mètre cinquante de distance. Bien confort le fauteuil, se fait pas chier le Doc. Peut-être qu'il prend des notes à son bureau, sur ses patients, après les séances ? Elle adorerait tomber par hasard dessus (ça s'appelle fouiller, Elisa). Doc se racle discrètement la gorge pour faire revenir Elisa dans ce fauteuil, face à lui. Et ça marche ! Elle retourne à son nombril et se noie immédiatement dans une prise de conscience (T'emballe pas Elisa, Doc, il appelle pas ça une prise de conscience, mais une boucle).

— Nan, mais Doc, j'arrive toujours pas à manger seule au restaurant ! Vous trouvez ça normal ?

Doc prend une inspiration, mais Elisa ne lui laisse pas le temps d'en placer une. (Il a bien tenté de lutter contre ce surnom, mais « têtue », c'est le deuxième prénom d'Elisa.)

— Le soir, on n'en parle même pas, c'est pas un sujet. Mais le midi ? Le midi, c'est normal de manger seule : mes collègues ont pas toujours le temps de faire de pause, mais moi, si j'ai bien fait mes devoirs, pourquoi je prendrais pas une demi-heure dans un restau pour un petit plat du jour, vite fait ?

Doc hoche la tête, concentré.

— Oui... Pourquoi ?

— Mais parce que les gens me voient ! Ils me jugent. Ils vont penser que j'ai pas d'ami, pas de vie...

— D'abord, je ne suis pas sûr que les gens pensent quoi que ce soit. Mais faisons le pari qu'ils en pensent quelque chose : pourquoi ne penseraient-ils pas, au contraire, que vous êtes une femme forte et indépendante, qui n'a pas peur de manger seule au restaurant ?

— ...

— Pourquoi vous n'essayez pas, une fois ? Comme un défi à relever ?

Mais Elisa n'entend pas.

Elisa est happée par la peur d'être seule, la peur de rester seule, la peur de mourir seule. Et pis c'est mignon de dire ça, mais les gens qui te disent qu'ils n'ont pas de problème pour manger seuls, ils sont toujours maqués (croit-elle), comme de par hasard ! Elle enchaîne, sans reprendre sa respiration.

— Franchement, le statut « célibataire sans enfant à quarante piges », je le souhaite à personne, même à mes pires ennemis ! Enfin... quarante... trente-neuf et demi.

Cette fois, Doc s'impose, avec un mélange d'autorité et de douceur.

— On n'est pas obligé de subir sa vie. Rien ne vous empêche de la prendre en main. Réfléchissez, Elisa... Qu'est-ce que vous voudriez changer ?

Elisa réfléchit. Elle pourrait... changer de boulot ? Parce que bon, soyons honnêtes, assistante juridique, ça la fait pas rêver. Pourtant c'est sympa comme taf... Ou alors changer d'appart' ? Parce que quand même, tous ses potes ont acheté, et elle, elle loue toujours. À quarante piges, ça craint. Enfin... trente-neuf et demi. Mais acheter seule, est-ce que ça vaut le coup ? Parce qu'elle est seule, maintenant. Mais si ça se trouve dans un mois, elle n'est plus seule. Si ça se trouve, demain, elle n'est plus seule. Le problème c'est que demain, plus demain, plus demain... ça fait des années. Résultat, elle n'a toujours pas acheté. À trente-neuf ans et demi.

Peut-être qu'il faut qu'elle achète seule ?

Ça fait dix fois qu'Elisa dit le mot « seule » depuis qu'elle est arrivée. Il sait, il a compté.

Doc plisse les yeux : ça fait un moment qu'Elisa réfléchit sans parler.

— Elisa ?

— Qu'on n'ait pas de mec à vingt ans, c'est normal... On a le temps, on est jeune ! À trente ans, c'est déjà plus chiant, mais bon, on peut toujours se dire qu'on n'a pas encore rencontré le bon. Mais pas de mec à quarante ? Y a forcément un problème ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Parce que vous partez du principe que la finalité c'est d'être en couple. Et c'est vrai que la société cherche à nous imposer ça. Mais vous êtes féministe Elisa, non ?

Elisa le regarde avec des yeux ronds. Elle ne s'est jamais vraiment posé la question (a priori, si tu t'es jamais posé la question Elisa, c'est que t'es pas la plus révoltée du tiroir), mais bien sûr qu'elle est féministe. Pas autant que sa pote Alice, mais oui, elle est féministe, vite fait, comme tout le monde ! Tout le monde veut l'égalité des sexes, non ? Qui pourrait assumer vouloir que les femmes gagnent moins que les hommes ? Qui pourrait dire « moi je préfère que les femmes, elles travaillent pas pour qu'elles s'occupent des enfants et de la cuisine » ? (Marine... Jordan... Éric... Je continue ?)

Doc soupire, habitué à ce qu'Elisa se perde dans ses pensées.

— Elisa ! Restez avec moi.

— Euh... Oui, bien sûr que je suis féministe. Mais je suis pas sûre qu'arriver à manger toute seule au restau, ça me va faire rencontrer un mec.

Doc fronce les sourcils (moi non plus je vois pas le rapport, Doc). Il a l'habitude qu'Elisa parte dans tous les sens. Ça fait quand même trois ans qu'il la suit (comme

il peut). Elle l'agace d'ailleurs autant qu'elle le touche. Au fil du temps, il a réussi à trouver une manière de la traduire et de la canaliser. Même si aujourd'hui, la séance est particulièrement *rock-and-roll*. Ça doit être sans doute l'approche de son anniversaire qui la bouscule. En même temps, ça se comprend... Quarante ans, c'est souvent le moment où on se rend compte qu'on va mourir, qu'on n'a plus de temps à perdre, et qu'on n'en est pas du tout là où on pensait. Lui non plus, il n'en menait pas large à ses quarante ans. D'autant que... Bref ! Ça lui paraît tellement loin maintenant. Le temps d'une vie. Et la vie c'est précieux, fragile, c'est... Doc chasse ses idées, et tente de raccrocher les wagons. Elisa poursuit sa logorrhée :

— Et moi j'ai une urgence bébé ! Il me faut un père.

— Un père... Pour votre futur enfant, ou pour vous ?

— Oh ça va, c'est facile, Doc ! Vous avez fait psy option PMU ?

Doc réprime un sourire et reprend plus sérieusement.

— Vous cherchez quelqu'un pour combler le vide. Ça ne peut pas marcher. Comblez le vide vous-même, et après, vous pourrez construire sur un terrain sain, stable, et pas sur un trou.

Elisa boude.

— Les métaphores de chantier, ça m'parle pas.

Doc la connaît comme s'il l'avait tricotée. Il sait très bien que quand il a touché juste et qu'elle le sait, son mécanisme de défense, c'est l'humour. Il ne la lâchera pas.

— Ça ne vous parle pas, ou vous n'avez pas envie que ça vous parle ?